

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marquer sa trace

Louise Warren, *Terra incognita*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « Connivences », 1991, 76 p.

Robert Yergeau, *Prière pour un fantôme*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 56 p.

Herménégilde Chiasson, *Existences*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Perce-Neige, 1991, 68 p.

Hugues Corriveau

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1992). Review of [Marquer sa trace / Louise Warren, *Terra incognita*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. « Connivences », 1991, 76 p. / Robert Yergeau, *Prière pour un fantôme*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 56 p. / Herménégilde Chiasson, *Existences*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / Perce-Neige, 1991, 68 p.] *Lettres québécoises*, (66), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Louise Warren, *Terra incognita*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. «Connivences», 1991, 76 p., 11,95 \$.

Robert Yergeau, *Prière pour un fantôme*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 56 p., 10 \$.

Herménégilde Chiasson, *Existences*, Trois-Rivières, Écrits des Forges/Perce-Neige, 1991, 68 p., 6 \$.

Marquer sa trace

La poésie se cache parfois sous le langage de la prose. C'est une question de ton, de chuchotement ou d'un simple regard sur les choses

POÉSIE
Hugues Corriveau

LA FRONTIÈRE ENTRE LA PROSE ET LA POÉSIE est très fragile chez certains auteurs. Ainsi en est-il ici pour Herménégilde Chiasson et Louise Warren. Chacun à leur façon, ils abordent le territoire de l'écriture d'une manière à rendre ténu le glissement entre le récit et l'effet de sens qui renvoie directement à la poésie. Contrairement à Robert Yergeau qui se sert des deux formes pour atteindre à la confiance tragique, au désir subtil des larmes.

Inscrire la mémoire

Chez Louise Warren, on écoute comme on lit, comme si l'oreille sur les choses de la mémoire devenait tranquillement ouverture sur la vie ou la douleur, sur la paisible assurance d'être. *Terra incognita*, comme lieu de sa survie, comme moment d'être certain de vouloir être mère, comme celui du thé, des pierres ou des amours ; *Terra incognita* ce lieu tranquille où la mort guerrière donne à penser le monde dans sa disparition, dans sa manière de mourir un peu quand le temps passe, quand ce qui reste de la vie n'est plus que le passé même, dilué et enfui, dans les méandres du temps. Louise Warren vient de signer un très beau recueil qui, comme je l'ai dit plus haut, est si près parfois du journal ou du récit qu'on reste étonné de se savoir en poésie. Mais nous y sommes bien quand, dans la phrase, l'image fait déraiper le fil du texte, quand on passe au delà des apparences pour prendre le chemin si fragile de la douleur, du sens soulevé dans la poussière du désert. Comment ne pas être séduit par le début de ce texte quand l'auteure nous convie à la suivre dans l'heure sacrée du réveil : « Nous étions partis au moment de la prière / à l'aube / alors que la voix du muezzin finissait de découvrir les coupoles de la ville. / Puis, tout s'était tu autour des minarets. / Comme s'il ne restait de vivant que la lumière, / qui déplaçait du rose tranquille / au-dessus de nous. » (p. 11) Le recueil nous fait voyager en Irak avec les «amours morts», donne la parole aux hommes, aux femmes, à ceux et celles qui viennent interroger le présent de l'auteure pour la séduire, pour rendre de nouveau actuel l'acte d'aimer, aimer la présence du sable et des pierres, aimer la présence des corps et des gestes. Warren nous parle tout bas de son passé, sur la pointe des pieds pour ne pas soulever le drame d'exister là où la guerre irakienne est en train de mettre en danger la survie des souvenirs. Comme s'il s'agissait des lecteurs potentiels de son œuvre, Warren décrit ceux et celles qui tendent l'oreille à la parole, à la poésie : « Ils étaient là, encore debout.

/ Ils voulaient savoir avec quels autres mots / je pourrais dire mort, montagne et désert. / Et c'est alors que les mots je souffre sont sortis. / Satisfaits, ils ont décidé de s'asseoir / et d'écouter encore » (p. 19). L'auteure tente alors de sauver de la mort les «amours morts» eux-mêmes disparus, la fragilité d'une vision éphémère en plein soleil, car, en effet, elle est «si triste la pensée / de ne plus voir le jour / la rivière un après-midi / et [son] amour» (p. 58). Quand tout s'en va ainsi à cause de la guerre et du temps qui ravalent les signes, la crainte de tout perdre risque de faire basculer les restes de la voix et du sens. Or, il est un moyen de survivre : « On peut décider d'un monde. / On peut écrire. / On peut s'affirmer vivante. / Chaque jour se donner la vie. / Se rappeler de soi transparente, / se souvenir [...] » (p. 44) Et c'est bien dans cette terre inconnue des traces laissées de l'écriture que survit, belle et efficace, la parole de Louise Warren.

Donner à penser

« Nous croyons nous connaître / Nous allons à nos affaires / Soudain un jour nous frissonnons à la vue d'une orange » (p. 9). Ainsi commence cette Prière pour un fantôme de Robert Yergeau, texte d'une grande sobriété où l'émotion calme trouve un ton juste, une sorte de tranquille assurance pour dire la détresse. Cette détresse n'est nulle autre que celle d'exister, d'être «là», pourrait-on dire. Et c'est suffisant pour que la parole cherche à cerner cet effet de malaise, cette difficulté à être. Il n'y a que trente-trois poèmes dans ce recueil, comme les trente-trois ans du Christ, comme si la métaphore de la mort jeune pouvait prendre racine dans les mythes. « Si je meurs / embrasse-moi » (p. 14), écrit le poète dans une formule saisissante, désespérée et radicale, comme le sont les vers essentiels. « Nous irons l'âme à la main / l'éternité au bord des lèvres » (p. 18), écrit-il encore, comme si le pas franchi de l'absence pouvait à tout moment le happer. Cette frontière entre la vie et la mort, la tentation de succomber au malheur et à la tristesse sont tout entières la matière de ce recueil. « Nous mourrons là où nous ne devrions jamais mourir / dans une maison paisible / au bout d'une nuit sans destin » (p. 27). Les larmes semblent être constamment au bord de brouiller la vie, de ne plus laisser voir l'échappée d'odeur ou l'harmonie. L'auteur confie alors son désir toujours prégnant de faire le saut de l'ange, de se



laisser séduire : «Je dis que la beauté est une consolation / pour les milliers de jardins détruits / et qu'un jour je sauterai par la fenêtre / pour éprouver le sens de la chute» (p. 39). Rien n'y fait quand la vie, quelque part, se travestit, se prend pour un rêve : «Tu es en retard sur toi-même / Tu voudrais te tuer / mais quelques images à la recherche du point critique / du cœur suffiront à te sauver / quelques images / comme une seule balle dans la tête» (p. 42). Et ainsi la vie reprend ses droits malgré cette désespérance constante, ce presque cynisme devant les choses du monde qui passe. Voilà donc un recueil d'une grande beauté, très inquiétant, frôlant l'absence avec une grave sérénité, une mélancolie constante. Robert Yergeau signe là un recueil sobre et d'une très grande retenue, bien écrit et très fort.

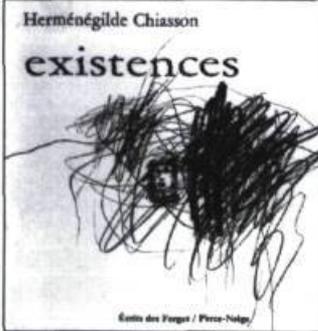
Prendre note

Herménégilde Chiasson a écrit presque entièrement en prose ses *Existences*. Il les a inscrites sous le signe d'une quotidienneté soit rêvée, soit effective qui se propose comme champ d'écriture, comme lieu précis de travail. La poésie est ici plus une dérive poétique qu'une écriture traditionnellement convenue. Ce recueil se compose de scènes de la vie quotidienne, écrites en prose, comme pour mieux cerner, encore une fois, les effets de vérité sur sa propre vie. Or, c'est bien elle qu'il cherche à investir dans ses œuvres, c'est elle qu'il veut prendre dans le filet de l'œil à travers une thématique toujours simple, comme le regard cinématographique ou la description minutieuse d'une réalité toute

immédiate qu'il avait exploité dans *Vous*, où nous assistions à une sorte de translation, à une sorte de confusion volontaire dans le fait de ne pas identifier clairement qui était ce «vous», dédicataire du recueil. Parfois, nous nous retrouvons dans une espèce de confusion heureuse où le thème de la «femme-pays» semblait ressurgir en filigrane, comme si l'Acadie aimée prenait toute la place du rêve. Dans *Existences*, nous retrouvons cette même volonté de conscience. Par exemple, si l'auteur se décrit dans sa voiture, dans «Personnel», la radio diffusant un air d'opéra, ce sera pour souligner les valeurs secrètes des actions les plus ordinaires : «La banalité de son geste et le son héroïque de l'opéra se déversant sur le paysage. Il prenait son courrier lentement tandis qu'elle s'impatientait dans la voiture. Toute cette ardeur pour enfin regarder dans le fond d'une boîte de métal vide.» (p. 23) Ce lyrisme est tout en douceur, chaque adresse tenant de la confiance, d'un tranquille événement. Mais le conflit advient justement dans le fait même d'écrire à partir de ces multiples événements de son existence comme il en fait confiance dans «Fissure» : «Et il s'aperçut que son intuition s'était évanouie, victime sans doute du langage qui défigure, qui dégrade, qui annule continuellement le réel.» (p. 31) Ce n'est pas une mince affaire que de se dire poète et de se défier ainsi de ce qui, dans le langage, peut le mieux traduire sa présence au monde. Décidément, les livres d'Herménégilde Chiasson affirment toujours, si besoin est, que la poésie traverse les textes avant de se définir selon des règles fixes, qu'elle est jeu et intuition, immersion dans tout rêve, même le plus craintif, qui s'écrit.

Herménégilde Chiasson

existences



Édition des Presses / Presses-Québec

études
françaises

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

26-3

Ville, texte, pensée: le XIX^e siècle, de Montréal à Paris



Paris, au XIX^e siècle, se transforme radicalement; elle devient la ville moderne, c'est-à-dire un projet toujours repris, soumis aux interrogations lancinantes de l'histoire, plutôt qu'une réalité accomplie. Montréal, en

même temps, naît à la modernité, difficilement, dans un tout autre environnement. À ce double thème, le groupe de recherche «Montréal imaginaire», fondé à l'Université de Montréal il y a quelques années pour marquer le 350^e anniversaire de la ville (1992), a consacré son troisième colloque. Les études portent sur Beaudelaire et Balzac, Hector Fabre, Walter Benjamin, Tristan Corbière, Léon Gérin, Charlotte Führer et Nelligan.

Bon de commande

- Veuillez m'abonner à *Études françaises* pour l'année _____
- Veuillez m'expédier les titres cochés _____ \$
Plus 7% TPS (non applicable à l'extérieur du Canada)
- Paiement ci-joint
 Chèque Visa Master Card

Date d'expiration: _____

Signature

Nom _____

Adresse _____

Code postal

Revue paraissant trois fois l'an (printemps, automne, hiver)

Abonnement annuel 1992

Individus

Canada 19\$

Pays étrangers 21\$

Institutions

Tous les pays 36\$

Étudiants

(Photocopie de la

carte d'étudiant) 12,50\$

Le numéro 9,50\$

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Service d'abonnements:

AMÉRIQUE DU NORD

PERIODICA

C.P. 444, Outremont, QC

CANADA H2V 4R6

Tél.: (514) 274-5468

Le Québec et l'Outaouais:

1-800-361-1431

Vente au numéro:

DIFFUSION PROLOGUE

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand, QC J7E 4H4

Tél.: (514) 434-0306

Télécopieur: (514) 434-2627

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE